

Leïla BEKHTI

UGC et FRANCE STUDIO présentent
une production de BAER PRODUCTIONS

Ramzy BEDIA

Edouard BAER

LA LUTTE DES CLASSES



un film de
Michel LECLERC

Tom LEVY Baya KASMI Eye HAÏDARA Oussama KHEDDAM Scénario Baya KASMI Michel LECLERC

Produit par ANTOINE PITHON et FRANCE STUDIO. Révisé par ALDOUS KAVYCHENKO. Montage par CHRISTEL DEWITTEN. Musique par GIANLUIGI ATLAN. Son par SOPHIE LALLOU. Éditeur par LUCAS MILESCARO. Directeur de la photographie par THÉOPHY D'ELORI. Costumier par AURÉLIE ESTOUCARD. Coproducteurs par FRANCIS ELIACHARID et par MATTHEO MENUTI. Scénario par LEÏLA BEKHTI. Réalisation par MICHEL LECLERC. Un coproduction par BAER PRODUCTIONS. Un coproduction par UGC. FRANCE STUDIO. FRANCE 2 CINÉMA. BAER PRODUCTIONS. SCORPE PICTURES. Un coproduction par LA REGION ÎLE-DE-FRANCE. Un coproduction par PALAISTRE ÉTOILE. Un coproduction par LE FILM S'IMAGINE DE LA UNIVERSITÉ. COMMISSARIAT GÉNÉRAL À L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES. CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE. Un coproduction par UGC et FRANCE STUDIO. Production exécutive ANTOINE GAMBALOTTI.

UGC FRANCE STUDIO BAER PRODUCTIONS SCORPE PICTURES LA REGION ÎLE-DE-FRANCE PALAISTRE ÉTOILE LE FILM S'IMAGINE DE LA UNIVERSITÉ COMMISSARIAT GÉNÉRAL À L'ÉGALITÉ DES TERRITOIRES CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE UGC FRANCE STUDIO ANTOINE GAMBALOTTI

UGC et ORANGE STUDIO présentent
Une production KARÉ PRODUCTIONS

LA LUTTE DES CLASSES

Un film de **MICHEL LECLERC**

Durée : 1h44

SORTIE LE 3 AVRIL 2019

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

UGC DISTRIBUTION
24, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92200 NEUILLY-SUR SEINE
Tel : 01.46.40.45.30

PRESSE

Florence Narozny & Clarisse André
6 Place de la Madeleine
75008 PARIS
Tel : 01.40.13.98.09
florence.narozny@wanadoo.fr

Matériel téléchargeable sur : www.ugcdistribution.fr

© 2018 Karé Productions – UGC Images – Orange Studio – France 2 Cinéma – Chaocorp Productions – Scope Pictures

SYNOPSIS

Sofia et Paul emménagent dans une petite maison de banlieue. Elle, brillante avocate d'origine magrétine, a grandi dans une cité proche.

Lui, batteur punk-rock et anar dans l'âme, cultive un manque d'ambition qui force le respect ! Comme tous les parents, ils veulent le meilleur pour leur fils Corentin, élève à Jean Jaurès, l'école primaire du quartier.

Mais lorsque tous ses copains désertent l'école publique pour l'institution catholique Saint Benoît, Corentin se sent seul.

Comment rester fidèle à l'école républicaine quand votre enfant ne veut plus y mettre les pieds ? Pris en étau entre leurs valeurs et leurs inquiétudes parentales, Sofia et Paul vont voir leur couple mis à rude épreuve par la « lutte des classes ».

LISTE ARTISTIQUE

Sofia	Leïla BEKHTI
Paul	Edouard BAER
Bensallah	Ramzy BEDIA
Corentin	Tom LEVY
Mlle Delamarre	Baya KASMI
Dounia	Eye HAIDARA
Nadir	Oussama KHEDDAM
M.Toledano	Laurent CAPELLUTO
Madame Traoré	Claudia TAGBO

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Michel LECLERC
Scénaristes	Baya KASMI et Michel LECLERC
Producteurs	Fabrice GOLDSTEIN et Antoine REIN
Sociétés de production	KARE PRODUCTIONS UGC IMAGES ORANGE STUDIO FRANCE 2 CINEMA CHAOCORP PRODUCTIONS SCOPE PICTURES
Directrice de production	Anne GIRAUDAU
Premier assistant réalisateur	Mathieu VAILLANT
Directeur de la photographie	Alexis KAVYRCHINE
Ingénieur du son	Sophie LALOY
Chef monteuse	Christel DEWYNTER
Chef décorateur	Mathieu MENUT
Chef costumière	Elfie CARLIER
Chef maquilleuse	Emma FRANCO
Chef coiffeur	Rémy PILOT

ENTRETIEN AVEC MICHEL LECLERC (réalisateur)

« *La Lutte des classes* », voilà un titre qui sonne comme un manifeste ! Sa polysémie annonce la couleur : il va être question de l'école et des tensions sociales qui s'y invitent...

Michel Leclerc. Le principe de l'école publique, c'est la mixité sociale, le brassage, a fortiori dans une ville comme Bagnolet. Or, en travaillant sur ce sujet avec Baya Kasmi, qui cosigne le scénario et joue l'institutrice, on s'est aperçus que le fossé se creuse entre les « deux écoles » : l'école de « riches » et l'école de « pauvres ». Cette problématique de lutte des classes en recoupe d'autres, culturelles, communautaires... On avait été frappés par une manifestation de mères de familles, du côté de Toulouse. Presque toutes d'origine étrangère, elles réclamaient des « Blancs » dans leurs écoles. Une des phrases que j'aime bien dans les dialogues, c'est quand Paul dit « Aujourd'hui, Blanc n'est plus une couleur de peau, c'est une classe sociale ».

Je vous donne un exemple dans mon quartier, dans le XXe arrondissement : il y a l'école primaire Gambetta et, à 300 mètres, le collège Gambetta. Eh bien entre les deux, il y a comme un trou dans lequel disparaissent tous les enfants « bourgeois » ! A mon sens, c'est extrêmement inquiétant et le film essaie d'aller voir pourquoi. C'est quoi cette angoisse qui prend les parents ? Est-ce qu'il y a un risque réel ? Est-ce que c'est du fantasme ? Nous ne tranchons pas la question. La complexité, c'était de ne pas sombrer dans la caricature, la stigmatisation, tout en affrontant ce sujet.

Mais pourquoi ce sujet précisément ?

C'est un problème que Baya et moi avons vécu. Comme Sofia et Paul, on a vécu à Bagnolet, pendant dix ans, dans une petite maison avec jardin, et puis notre fils a commencé à avoir des problèmes à l'école, ça nous a plongé dans une grande angoisse, un dilemme intime. C'était en 2015, au moment de Charlie, dans cette même école Jean Jaurès où j'ai tourné *La Lutte des classes*... S'il y a une scène authentique dans le film, c'est celle où le directeur de l'école (joué par Ramzy Bedia) reçoit les parents et leur montre son super « plan laïcité », deux pauvres photos censées régler la question... Pour moi qui suis fils de profs, l'école publique c'est important. C'est même plus que ça. Ma mère était orpheline, l'école de la République l'a hissée socialement, c'est pas rien !

Mais aujourd'hui on demande aux profs de régler beaucoup de problèmes avec peu de moyens. Les profs doivent faire avec leurs classes, avec les moyens de leur mairie, et c'est très inégalitaire d'une école à l'autre. Ils font donc ce qu'ils peuvent.

Et donc de cette expérience personnelle et de cette période tout sauf drôle, vous choisissez de tirer une comédie ?

On fait un film pour essayer de démêler en soi des sentiments confus, en tout cas c'est comme ça que je fonctionne. Essayer de faire quelque chose de juste nécessite souvent de sortir du réalisme. L'important, c'est le point de vue. Le réalisme n'est pas mon souci, la justesse oui. Dans une comédie, on peut superposer des couches de complexité et laisser le spectateur se faire sa propre opinion. Et puis moi, j'ai envie de faire marrer les gens. Transformer la lourdeur en légèreté, c'est tout mon boulot.

Le film moque gentiment les bobos...

Bobo c'est un mot valise, il y a mille sortes de bobos, comme il y a mille sortes de musulmans, d'ouvriers ou de bourgeois. D'ailleurs, chez les bobos personne ne veut s'avouer bobo ! Or, on sait bien au fond que nous sommes des bobos qui faisons un film sur les bobos, mais ça ne doit pas trop s'affirmer. Quand un paysan fait un film sur les paysans, ou quand un médecin fait un film sur les médecins, tout le monde trouve ça authentique. Quand un bobo fait un film sur les bobos, tout le monde trouve ça autocentré ! Or pour moi c'est une question d'honnêteté. Si je fais un film sur la banlieue telle que je la connais, je tiens à ce que soient représentés des personnages qui appartiennent à ma classe sociale, car je sais ce qu'ils ressentent.

Dans des villes comme Bagnolet, beaucoup de gens projettent un idéal de mixité mais au fond, si on regarde dans le détail, le mélange n'a pas vraiment lieu. Des communautés se recréent, quelque soit la couleur de peau ou l'origine mais les échanges entre classes sociales sont l'exception. Dans notre quartier de Bagnolet, dans un tout petit périmètre, il y avait le fast food, que ne fréquentait aucun « d'entre nous », et le jardin partagé où personne de la cité d'en face ne mettait les pieds. Après, c'était important pour nous qu'il n'y ait pas seulement dans le film que ce point de vue des « bobos » mais aussi celui d'autres classes sociales. Que chacun ait la possibilité d'exprimer ce qu'il ressent. Par exemple à travers le couple Dounia-Nadir, en contrepoint du couple principal.

Vous écrivez à quatre mains avec Baya Kasmi, ça fonctionne comment ?

L'écriture a commencé un peu après Charlie et le film est quasiment né d'engueulades entre nous ! Comme pour *Le Nom des gens*, c'est parti d'une angoisse commune. Paul et Sofia sont un peu des projections de nous, qui sommes aussi un couple mixte, notamment dans la question de la fidélité à soi-même. Paul a l'impression de tenir une ligne anticléricale, anar, libertaire, sauf qu'à un moment donné, ce qui était vraiment une position très à gauche résonne aujourd'hui presque comme une position de droite. A l'opposé, pour Sofia, ce qui compte, c'est la défense de l'autre. On a bâti le scénario autour de ces deux idées centrales de la gauche : d'un côté la défense des minorités et de l'autre le combat contre l'autorité et la morale. Pendant très longtemps, ces deux piliers sont allés de pair. Aujourd'hui, ils se heurtent. Et puis, avec Baya, il y a quelque chose qui nous est propre : comment faire de questions politiques des questions de couple. D'amour.

En fait, la mixité du couple que forment Sofia et Paul tient moins à leurs origines qu'à leur évolution politique ?

Sofia est une femme d'origine maghrébine pour qui l'ascenseur social a fonctionné. Elle est avocate, elle a longtemps vécu à Paris, et elle est revenue à Bagnolet un peu comme l'enfant prodigue. Sauf que le fait d'avoir changé de classe sociale la place entre deux mondes : elle a l'impression d'avoir trahi son milieu d'origine, d'autant plus quand son fils Corentin est pris pour le « petit Blanc » de service, ce qui difficile à vivre pour elle. C'est son paradoxe, elle a tellement fait pour s'intégrer à la société française que son fils est vu comme un bابتou fragile. Quant à Paul, qui pense être resté fidèle à lui-même et à ses idéaux, qui déteste l'idée même de réussite et d'ordre, il découvre que le monde, en changeant aussi radicalement, l'a fait changer de case. Il n'est plus le gaucho qui faisait peur aux bourgeois, il est le bourgeois, et ça, c'est pour lui insupportable. La seule chose à laquelle ils vont pouvoir se raccrocher tous les deux, c'est leur lien. Leur couple.

Creuser les contradictions de la gauche, c'est une constante dans votre travail.

Il n'y a même que ça qui m'intéresse. Croire dans les valeurs de la gauche nous met parfois dans des situations impossibles. Ma génération, qui a grandi dans les années 80, a passé toute sa vie dans la déception de la gauche, ce qui n'est pas une raison pour devenir de droite ! Mais est-ce que le fait même d'être de gauche, ce n'est pas être dans la contradiction ? Défendre ses idées tout en acceptant celles des autres ? Les histoires que j'ai envie de raconter partent de là. Sans jamais être cynique, parce que vraiment, s'il y a une fibre que je n'ai pas et qu'on voit beaucoup dans la comédie française, c'est le cynisme. On peut rire de tous nos personnages mais jamais en se mettant à distance d'eux, jamais en se disant : « C'est eux, c'est pas nous ».

Edouard Baer en vieux punk, c'est inattendu !

J'avais le désir de lui proposer autre chose qu'un emploi de séducteur sophistiqué. Un rôle qui ait davantage « les pieds dans la terre », plus lourd, plus proche d'un milieu populaire. Sa finesse, sa malice et l'extrême sympathie qu'il dégage permettaient au personnage de friser l'antipathie. C'est une grande règle du casting, plus un comédien est sympathique, plus le personnage peut avoir de défauts. Je me souviens très bien du moment où il a mis son Perfecto aux essayages, tout à coup sa démarche est devenue plus lourde, il a arqué les jambes ! Je suis très content du résultat, je pense qu'au bout de deux minutes, on oublie Edouard Baer.

Pour Sofia, votre choix s'est porté sur Leïla Bekhti...

Je l'avais rencontré pour le Nom des gens et je gardais le souvenir d'une rencontre forte et, au moment de réfléchir au casting de *La Lutte des classes*, je la croise et le lien entre le personnage de Sofia et ce que dégage Leïla m'a paru une évidence. On a donc eu beaucoup de discussions, scène par scène, pour être sûrs de ce que le film dit ou ne dit pas. Être sûrs de ne pas aller dans la stigmatisation sans édulcorer pour autant.

Vous abordez la laïcité, le voile, le harcèlement scolaire, vous aviez conscience de manier de la nitroglycérine ?

Il y a deux femmes en moi, comme dirait l'autre ! J'aime la provocation, foutre les pieds dans le plat, mais je n'aime ni l'intolérance, ni les certitudes. Je n'aime pas qu'il y ait « les bons » et « les méchants ». J'espère qu'il y a des choses provocatrices dans le film mais ensuite, si on me les reproche, je peux répondre point par point. Après, je suis auteur. Ce qui m'intéresse, c'est que les scènes soient bonnes. Et pour qu'elles le soient, parfois, il faut aller loin. Ne pas s'arrêter en chemin.

J'ai eu cette discussion souvent avec Leïla, on a eu plein de débats. J'ai trouvé ça hyper émouvant de travailler avec elle, parce qu'elle se débat elle aussi avec toutes ces questions. J'avais très peur qu'on n'arrive pas à se mettre d'accord, je savais que les points de vue de Paul ne sont pas du tout les siens – et que ce sont partiellement les miens – et, en fait, on s'est merveilleusement entendus. Elle aime la comédie, elle n'a pas de certitude. On ne pouvait que s'entendre.

A un moment, Paul convoque le souvenir de ses parents décédés. Or ils sont incarnés par Michèle Moretti et Jacques Boudet, les parents de Jacques Gamblin dans *Le Nom des gens*. Vous vouliez créer une sorte de cousinage ?

Ces parents ressemblent aux miens, bien sûr. Il se trouve qu'entre *Le Nom des gens* et *La Lutte des classes*, ils sont morts.

Parmi mes films, oui, c'est évident, ces deux-là sont cousins. Il y a des convergences dans le ton, déjà, dans l'humour. Et puis *Le Nom des gens* finissait sur ces mots : « De qui notre enfant sera-t-il l'étranger ? » On peut imaginer que le petit Corentin apporte une réponse à cette question dix ans après. Comme mes enfants dans la vie, Corentin est dans une réalité très française, le rapport aux origines s'est complètement éloigné. Et tant mieux.

C'est le premier film du petit Tom Lévy ?

Oui, j'ai fait un grand casting, évidemment, et je le trouve formidable, intelligent, subtil. Il est fils de profs, ses parents connaissent par cœur la problématique du film et lui comprenait tout de mon projet. On ne sait jamais vraiment ce que Corentin vit dans cette école, est-il vraiment emmerdé par ses camarades ? Est ce grave ou pas, est-il bien dans cette école ou pas ? Le film ne tranche jamais sur cette question. Tout passe par ce qu'il raconte à ses parents, qui sont toujours en décalage par rapport à ce qu'il dit.

Mais pour moi, c'était vraiment une question éthique. Hors de question de stigmatiser des enfants !

Dans le film, il se jette dans un bassin pour « s'auto-baptiser » et éviter d'aller en enfer. La religion s'est nichée à l'école ?

C'est devenu un facteur identitaire très fort, à partir de 8 ou 9 ans, quand les enfants prennent conscience du monde qui les entoure. Mais Coco reste un enfant, il mélange un peu tout. A un moment, Paul dit quelque chose que j'ai ressenti personnellement : « J'ai l'impression qu'il n'y a plus d'école pour les gens comme nous ». L'école publique s'est construite en opposition à la religion mais ne garantit plus toujours la liberté d'expression de la non croyance. Ce qu'on a ressenti, c'est que les attentats ont exacerbé ces tensions. Les enfants ne font que répéter ce qu'ils entendent, et ce qui agite la société, agite l'école.

Parmi les personnages les plus drôles du film, il y a l'institutrice, qu'interprète Baya Kasmi. Dans sa novlangue pédago, on dit « outil scripteur » pour « stylo »...

L'instit' et le directeur sont vraiment deux pôles de comédie. Il y a beaucoup d'enseignants comme elle dans les banlieues, qui ressentent un fort décalage entre ce qu'on leur a appris à l'Ecole Normale, voire leur vocation, et la réalité. C'est quand même hallucinant de se retrouver à mener des exercices d'alerte-attentat dans des classes de primaire! Cette pauvre maîtresse est pleine de bonne volonté, on sent que les enfants l'adorent. Pour le personnage du directeur, on est parti d'une idée inverse, c'est un peu un cowboy, le shérif qui fait régner l'ordre dans son école. On commence par le prendre pour un imbécile et on découvre qu'il est plus fin que ça. Leur duo crée une drôlerie, et peut-être que l'école idéale est entre les deux.

Autre personnage comique, monsieur Toledano, le voisin juif obsédé par la sécurité...

Toledano incarne la peur, d'une certaine façon, il incarne ma propre peur de petit-fils de déportés. La peur peut rendre paranoïaque, ce que je comprends très bien. Ce n'est pas simple d'être juif à Bagnolet. Aucun Juif n'y met plus son enfant à l'école publique par exemple. Le danger, bien sûr, c'est l'enfermement, le rejet de l'autre... On a demandé à notre ami Laurent Capelluto de le jouer, il fallait que le personnage soit drôle et infiniment sympathique.

C'est votre première collaboration avec le directeur de la photographie Alexis Kavyrchine, dont on a pu admirer le travail dans *La Douleur* d'Emmanuel Finkiel. Que lui avez-vous demandé ?

De faire un film en banlieue, de banlieue, sur la banlieue, qui ne soit pas glauque ! Je voulais qu'il y ait de la gaieté dans la manière de filmer les lieux, de la couleur, sans dealer à tous les coins de rue. Malgré les problèmes qu'il ne faut pas nier, Bagnolet est un coin où il fait bon vivre, où la municipalité organise des fêtes dans un vrai souci de mixité. Il n'y a pas une once de violence dans la banlieue que je montre, c'est hyper important. Mon désir, c'était d'avoir une vision du dedans, pas du dessus. Alexis avait lu le scénario, il m'avait envoyé un long mail pour m'en parler, il avait tout compris. Il a fait un super boulot, ce qui n'était pas évident parce qu'on a tourné en plein hiver, dans des conditions épouvantables. La neige du film, c'est de la vraie !

Parmi les musiques originales, il y a cette chanson étonnante censée être l'œuvre de Paul et intitulée « J'encule le Pape »... Vous en êtes l'auteur ?

Oui, on s'est amusés avec Alice Botté, un rocker qui a notamment joué avec Bashung et qu'on aperçoit dans le clip. Il fallait montrer de quelle culture Paul est issu et inventer une chanson susceptible de lui causer des problèmes face notamment au directeur d'une école catholique. Ça a été toute une histoire de mettre Edouard Baer à la batterie, il a fallu ruser au montage pour le rendre crédible ! Pour les autres musiques originales, j'ai demandé à Guillaume Atlan. Je souhaitais quelque chose qui mette tout le monde d'accord, qui soit du côté de la vie, de la danse, et je suis arrivé au disco, sa spécialité.

Il y a aussi la chorale gnanngnan des enfants, la musique des femmes berbères et le titre final, « Bagnolet ». Et une chanson de Jeanne Cherhal, que j'adore, qui parle de la gauche, des congés payés... Elle sert de ciment amoureux à Paul et Sofia.

Sans spoiler la fin, on peut dire que le film vire à la fable. Quelle en est la morale ?

Si on ne fait pas gaffe, l'école s'écroule. Elle doit rester le lieu du mélange, la chance pour un fils de prolo ou un fils de bourgeois d'être confrontés à des gens qui ne leur ressemblent pas. La possibilité de s'extraire de sa famille. Si les enfants grandissent séparément, ça donnera quoi dans vingt ans ? Des adultes racistes et une société merdique. Il ne s'agit pas de nier les désaccords, il s'agit d'arriver à nous parler malgré eux.

Pour cette fin, j'ai choisi d'orienter le film vers la fable, car nous ne pouvions nous résoudre à une fin réaliste, que nous trouvions soit angélique: finalement tout va bien dans le meilleur des mondes, en fait, il n'y a pas de problème à l'école Jean Jaurès, soit désespérante: effectivement tout va mal, et ils ont bien raison de changer leur fils d'école. Une métaphore qui clôt cette histoire sur un petit parfum d'utopie et de magie nous a semblé la meilleure solution.

ENTRETIEN AVEC EDOUARD BAER (Paul)

Dans *La Lutte des classes*, Michel Leclerc défend un idéal d'école publique, laïque et républicaine. Ça vous tient à cœur aussi ?

Edouard Baer. Je me souviens d'une tribune parue dans *Libération* enjoignant les bobos de banlieue à laisser leurs enfants dans le public. Personnellement, je ne crois pas que mon enfant doive être le laboratoire de mes idées politiques. Moi, j'ai un devoir pour moi... Après, je pense qu'il faut mettre le paquet sur l'école. Sur les classes à effectifs réduits, par exemple.

Vos souvenirs d'école, c'est quoi ?

Je viens d'un milieu où le berceau culturel est très fort. On voit bien que l'injustice est là aussi, quand on rentre à la maison. Dans le primaire, j'ai connu l'école républicaine d'autrefois. La communale. Quand on arrivait le matin, il y avait une phrase de morale écrite au tableau, du genre « Il est temps de prendre notre part de l'immense labeur ». Après, je suis allé chez les Jésuites, j'ai détesté ça !

Des « bobos », c'est ainsi qu'on peut définir vos personnages, à Leïla Bekhti et vous ?

Vu de la province, un bobo ça va d'un assistant électro au numéro 2 de Danone parce qu'il ne met pas de cravate ! C'est tous les Parisiens, en fait. Dès qu'on ne parle pas de survie, de comment vivre avec des pâtes et des biscottes, on devient bobo. Après, je préfère le ridicule du bobo si ça remplace la bourgeoisie traditionnelle. Ce que je connais de la vraie bourgeoisie, c'est des immeubles où personne ne se dit bonjour pendant trente ans, où il n'y a ni Noir, ni Arabe, ni homo, ni Juif, ni divorcé. Donc le ridicule du mec qui met un boubou et qui croit qu'il a compris toute l'Afrique, je le préférerai toujours. L'un des problèmes du monde actuel, c'est qu'il vaut mieux être salaud que ridicule.

Michel Leclerc dit que c'est un film qui « engage » ses acteurs. Faut-il partager les idées de l'auteur quand on fait une comédie politique ?

De toute façon, que vous jouiez dans *Astérix* ou chez Assayas, la plupart des interviews ont pour but d'éviter de parler du film ! Etre acteur, c'est une exposition sociale. Un film politique, il faut savoir avec qui on le fait. Le prochain Marion Maréchal Le Pen, par exemple, je ne suis pas sûr d'accepter ! Ça ne veut pas dire qu'il faut être d'accord avec tout. J'aime que le film ne soit pas une thèse. Vous connaissez ce mot : « Pour les messages, il y a le facteur ». J'avais vu *Le Nom des gens*, *Télé Gaucho*, et ce que j'aime chez Michel Leclerc, c'est qu'il pose plus de questions qu'il ne donne de réponses. Ce film met les pieds dans le plat d'une façon folle ! J'adore la scène où mon fils me demande s'il peut aller jouer chez sa copine et là, je vois la mère, voilée de noir de la tête aux pieds, on se regarde elle et moi et on a la même réaction : « Euh, plutôt un autre jour ? » Avec Michel, avec la comédie, on n'est pas au service d'idées lourdes, on n'a pas peur. Et puis, c'est un sentimental, donc l'histoire d'amour est aussi importante que l'histoire politique.

Vous avez beaucoup dialogué, Michel Leclerc, Leïla Bekhti et vous, sur le tournage ?

Sur chaque scène, on cherchait à comprendre. Leïla n'est pas d'accord avec Michel ou avec moi, moi-même je ne suis pas d'accord avec eux, et à la fin, on a fait le même film. Par exemple, je trouve que mon personnage ne va pas si loin que ça. Dans la séquence du dîner, où tout le monde s'engueule, qu'un mec bourré dise « Vas-y, sors ta Kalach ! », je ne vois pas le drame. Or pour Michel, c'est le sommet du racisme ! Est-ce qu'on est plus raciste qu'on ne le croit ? Plus homophobe, plus misogyne qu'on ne le croit ? Il y a des choses ancrées en nous et le film questionne ça.

Michel Leclerc sonde les contradictions de la gauche...

Michel n'a pas d'ego et son film lui ressemble. Il n'y a pas de paresse chez lui, il est comme ça, il se pose tout le temps des questions sur son rapport au monde. On a toujours raison de chercher, de s'interroger, à hauteur d'homme. Moi, j'ai envie de jouer des hommes, pas des adulescents ! J'ai cinquante balais et ça m'intéressait que Paul soit un mec de conviction, d'engagement. Pas un type un peu mou, geignard. Paul, c'est un punk, un pirate, et c'est son choix, c'est un homme qui dit « Je préfère être mère au foyer, fuck ! » C'est pas un effacement, ça n'enlève rien à sa virilité ou à son courage.

De fait, Paul est indifférent à la réussite, ça vous plaisait ?

A la réussite sociale, oui, et au regard des autres, c'est formidable. Tout ça dans l'autodérision. Quand il dit « J'ai fait partie d'un groupe qui s'appelait les Rolling Stones », ça le fait marrer. Moi, je connaissais un mec qui écrivait des chansons et qui disait « Voici un titre que j'ai voulu donner à Monsieur Sinatra, il ne l'a pas pris. Oh, ce sont deux carrières très différentes... » Je pense que Paul pourrait dire « Je ne joue pas très bien de la batterie mais j'adore ça. » Il fait une chose que j'aime bien aussi, il se joue une sorte de petite spectacle à lui-même, c'est un dandy rock. Un mec qui préférerait mourir que de mettre un pull.

Quand vous interprétez un personnage dont vous n'êtes pas l'auteur, vous avez besoin de lui inventer une histoire, un passé ?

Non, je ne sais pas le faire. Il y a bien des petites questions sur son milieu, des choses comme ça, mais je n'invente pas. Je pense à des gens que je connais. Par exemple, au mari d'une amie à moi, un type qui était au chômage et n'osait pas dire aux autres qu'il s'occupait de son enfant. Et puis un soir, à un dîner, quand on lui a demandé ce qu'il faisait, il a répondu « Je m'occupe de ma fille ». Il l'a dit avec fierté et ça lui a fait un bien fou.

Comment Michel Leclerc travaille-t-il avec les acteurs ?

Il donne beaucoup de confiance, beaucoup d'espace. C'est agréable de lui poser des questions. Moi, j'ai toujours peur d'embourgeoiser mes personnages, je me méfie de ma voix, de mes manières... Ce qui m'intéresse, c'est de me libérer d'un certain nombre de tics sociaux ou de jeu. J'avais confiance en lui là-dessus, il est exigeant. C'est étrange de m'avoir proposé ce rôle à moi, ça m'a beaucoup touché !

C'est vrai qu'on ne vous attend pas en batteur punk ! Il paraît qu'à la minute où vous avez essayé le Perfecto de Paul, vous avez tenu le personnage physiquement, c'est vrai ?

J'ai un truc avec les fringues, c'est fou ce que ça fait bouger différemment ! Je ne me sens pas le même homme si je ne mets pas une veste le matin ou si je porte des baskets... Parce qu'on est des enfants, quand même, les acteurs ! Si on n'est pas observateur, si on ne marche pas en cowboy quand on met des boots, on ne fait pas ce métier-là. Après, il faut que les personnages soient justes. Qu'on ait l'impression de voir des personnes. Dans les comédies françaises grand public, par exemple, je ne crois jamais aux personnages de bourgeois. Ils ont un blazer bleu avec écusson, plus personne ne s'habille comme ça depuis trente ans ! Dans *La Lutte des classes*, la comédie vient vraiment des situations, ce sont ces curseurs-là qu'il faut pousser. Le nombre de films où je vois des « faux gens », des personnages créés pour le gag ou pour la fonction : « la nympho », « le snob »... Si on ne peut pas être à la fois nympho et timide, comme dans la vie, c'est pas intéressant.

Vous avez pris des cours de batterie ? C'était un fantasme devenu réalité ?

Moi, comme métier, je voulais faire Leonard Cohen. Je me suis un peu entraîné, j'avais une sorte de batterie au bureau mais bon, c'est plus long qu'on ne l'imagine pour arriver à quelque chose ! C'est génial le cinéma, on apprend la danse, le tir, l'escrime... Je fais toujours le minimum mais l'important c'est qu'on y croie.

Vous avez dirigé Leïla Bekhti au théâtre en 2012, c'était comment de l'avoir pour partenaire au cinéma ?

Leïla, c'est une sorte d'ouragan d'énergie, de conviction. Elle est tellement intelligente ! Elle sent tout de suite quand une situation est fautive, elle ne lâche jamais... Vraiment, les actrices sont plus fortes que les acteurs ! Après, quitte à jouer l'amour, je préfère que ce soit avec une amie. Quand on ne se connaît pas, on est intimidé physiquement, ou alors il y a une séduction possible, alors que là les gestes tendres viennent naturellement et il n'y a pas de malentendus. Cette affection entre nous, Michel la filme, ça permet d'être rapide et pas cucul.

Elle est jolie, la déclaration d'amour finale...

J'aime bien que Michel n'ait pas peur du ridicule. Les choses les plus ridicules peuvent aussi être les plus belles. Ses personnages sont touchants parce qu'ils essaient. On sait bien que, dans la vie amoureuse, personne n'a trouvé « le truc ». On se découvre en faisant. C'est pour ça que c'est aussi une belle histoire d'amour, de gens qui inventent au quotidien. C'est un film romantique, pas prudent, pas sage. C'est bien.

ENTRETIEN AVEC LEILA BEKHTI (Sofia)

***La Lutte des classes* est à la fois une comédie sur l'école, sur le couple et sur la politique. Quel est l'aspect qui vous a le plus frappé à la première lecture du scénario ?**

Leïla Bekhti. Son humour, son intelligence, son sens unique de la comédie et j'avais d'ailleurs adoré *Le Nom des Gens* à l'époque.

Ce qui est assez amusant c'est que mon avis sur le sujet a mûri et s'est affirmé au moment où j'étais moi-même en train de vivre une révolution personnelle : l'arrivée de mon premier enfant.

J'étais forcément plus concernée par le sujet. L'école publique j'y suis allée, ça me ressemble, dans l'idéal, j'ai envie que mon fils grandisse au contact de milieux sociaux et d'origines diverses.

Mais je connais aussi des enfants qui sont dans des écoles privées et qui sont parfaitement épanouis. Une chose est sûre on se rejoint sur l'envie de vouloir le meilleur pour nos enfants. S'il y a bien une chose dont je suis sûre c'est que le plus important c'est l'éducation.

Au-delà de l'école, c'est l'histoire d'un couple qui se découvre soudain en rupture politique.

Ou plus généralement en rupture tout court. Pour moi, Sofia et Paul prennent peur d'avoir pour la première fois un avis divergent. C'est en quelque sorte leur première grosse crise de couple et c'est l'éducation et par extension les enfants qui vont cristalliser toutes leurs angoisses. Parce que c'est bien la peur de l'autre, la peur de soi. La peur, l'autre grand sujet du film selon moi.

Comment avez-vous construit votre personnage ?

C'était une envie de Michel que Sofia soit à l'antithèse de son homme. Son rouge à lèvres c'est son identité, mais aussi un masque. On a beaucoup discuté de son look, il fallait nous changer sans nous déguiser.

Le perfecto d'Edouard par exemple on a l'impression qu'il le porte depuis 20 ans. Idem pour les Timberland patinées que Sofia met le matin pour accompagner son fils à l'école. Et ses talons elle les sort quand elle arrive au bureau. Ce sont des détails anodins mais qui aident à la construction du personnage.

J'aime que les vêtements et les décors soient réalistes, j'aime que ça fasse vrai.

Comment travaille Michel Leclerc ?

Au moins deux mois avant le tournage, on s'est vu avec Baya Kasmi la coscénariste et Michel Leclerc.

On a détaillé tout le scénario scène par scène, on a beaucoup débattu et c'était super.

Leur grande qualité est leur capacité à débattre sans se formaliser, toujours dans le respect. Ils ont également une grande intelligence d'écoute tout en affirmant leur conviction.

Une fois sur le tournage, ça s'est passé comment ?

Formidablement ! Il a vraiment réussi à former une équipe solidaire et cohérente. Il sait ce qu'il veut mais ça ne l'empêchait de nous laisser une liberté immense. Il était aussi heureux que nous d'être là, d'une générosité et d'une tendresse infinies.

Vous avez déjà travaillé avec Edouard Baer en 2012, comment se sont passées les retrouvailles ?

Elles se sont merveilleusement bien passées. Depuis notre première expérience au théâtre nous sommes devenus amis. C'était un vrai plaisir partagé de se retrouver. On a beaucoup ri, on a beaucoup discuté autour des personnages, avec la même fluidité qu'avec Michel. C'est toujours un luxe de pouvoir travailler avec les gens qu'on aime. Ramzy par exemple, j'ai adoré tourner avec lui, même si quelques fois c'était déstabilisant car on se connaît tellement dans la vie. J'ai toujours admiré l'immense acteur qu'il est.

Vous reconnaissez-vous en Sofia ?

Oui, par certains aspects comme sa ténacité, son côté louve et protecteur, l'amour des siens, et sa sensibilité. Et évidemment je suis différente sur d'autres aspects. Ce qui m'anime c'est de jouer des personnages qui ne me ressemblent pas forcément, sinon je m'ennuierais...! Son retour à Bagnolet lui fait ressurgir beaucoup d'émotion, dont elle aura peur au début mais qui finiront par la stabiliser.

Quel rôle a joué l'école dans votre éducation ?

J'étais dans le public, à Montrouge (Hauts de Seine). Je viens d'un milieu modeste, j'avais une amie plus aisée, d'autres copains dont les parents étaient sans emploi, cette mixité réelle a été fondatrice.

Et puis c'est au lycée que j'ai découvert le théâtre. Ma meilleure amie au moment de choisir mes options pour la première m'a dit « surtout évite sciences éco et sociale, c'est la barbe, prends plutôt théâtre ils sont en chaussons dans la cour avec des livres ». J'ai adoré faire du théâtre même si je n'imaginai pas pouvoir en faire mon métier, pour moi c'était comme gagner au loto.

Michel Leclerc dit avoir fait un film qui engage ses acteurs, êtes-vous d'accord ?

Je ne m'engage pas parce que j'ai fait un film, je m'engage parce que j'ai 34 ans et que j'essaie de regarder la société dans laquelle je vis et quel que soit le film c'est toujours un engagement. L'art c'est un acte politique. Après ce n'est pas une raison pour demander aux artistes leur avis sur tout et n'importe quoi. Avec les réseaux sociaux tout le monde se sent expert, avocat et juge. Est-ce que c'est judicieux de donner mon avis sur tout ? Est-ce que j'ai les bons mots ? Je ne sais pas et c'est la raison pour laquelle je préfère débattre sur mon canapé. Ce que j'aime dans *La Lutte des classes* c'est qu'il n'y a pas une morale assénée, pas de prise d'otage.